



Du langage à la voix: Traduction inclusive et médiation féministe dans les textes africains francophones

¹Osakpolo Igbinovia

[0009-0006-4379-3452](tel:0009-0006-4379-3452)

osakpoloigbinovia@aauekpoma.edu.ng

¹Ambrose Alli University, Nigeria

Résumé

Cet article examine les liens entre langage inclusif, traduction féministe et médiation culturelle dans la traduction en anglais de textes littéraires de femmes africaines francophones. À partir d'études de cas portant sur Mariama Bâ, Calixthe Beyala et Yvonne Mete-Nguemeu, il analyse comment conjuguer fidélité stylistique et engagement idéologique dans la transmission de voix féministes situées. En mobilisant la skoposthéorie et une éthique intersectionnelle de la traduction, l'article montre que les formes inclusives comme « traductrice » ne relèvent pas uniquement d'une réforme linguistique, mais constituent des actes de subversion politique. Il met en lumière le rôle actif de la traductrice, partagée entre respect du texte source et maintien de la charge critique et féministe du texte. Les stratégies traductives telles que la compensation, l'accommodation culturelle ou la reformulation engagée permettent d'éviter l'effacement des spécificités culturelles et idéologiques des féminismes africains. La traductrice apparaît ainsi comme une médiatrice épistémique et culturelle, dont les choix influencent directement la visibilité des voix marginalisées. L'article plaide pour une approche décoloniale et plurielle de la traduction, qui reconnaisse la complexité des luttes féministes et la nécessité d'une fidélité critique aux textes issus des Suds.

Mots-clés: Traduction féministe, Langage inclusif, Littérature africaine francophone, Médiation culturelle, Skoposthéorie, Décolonialité.

Introduction

Dans le contexte contemporain de la traduction littéraire féministe, la question du langage inclusif occupe une place de plus en plus centrale, notamment lorsqu'il s'agit de traduire les voix de femmes africaines francophones vers l'anglais. Ce segment introductif du séminaire vise à poser les bases théoriques et critiques nécessaires pour comprendre les enjeux du langage inclusif et de la traduction féministe, en s'appuyant à la fois sur des textes de référence, les recherches principales de la thèse (document central), et les travaux secondaires intégrés dans la bibliographie du corpus documentaire. Le choix du thème « Du langage à la voix » s'inscrit dans une volonté de réconcilier le niveau linguistique (la manière dont on nomme les sujets, les genres, les identités) et le niveau discursif (la voix portée par les textes traduits). En d'autres termes, il ne s'agit pas simplement de décortiquer le lexique ou la syntaxe mais de s'interroger

sur ce que ces choix linguistiques permettent ou empêchent en termes de représentation, de réception et d'engagement politique.

Dans la thèse principale, il est déjà clair que le positionnement féministe des auteures africaines étudiées (Mariama Bâ, Calixthe Beyala et Yvonne Mété-Nguemeu) s'exprime à travers des formes discursives variées et parfois contradictoires. Par exemple, Bâ se rattache à un féminisme modéré teinté de womanisme, tandis que Beyala assume une posture plus radicale. Ces différences se retrouvent aussi dans les manières dont leurs messages sont traduits, et dans les choix que font les traductrices concernées. C'est ici que la skoposth orie devient pertinente, car en déplaçant le centre de gravité du texte source vers la finalité de la traduction, elle permet de penser la traduction comme un acte éthique et culturel situ e (Vermeer, 1989, cité dans la thèse principale ; Iloh, 2013).

Objectifs

- Analyser les enjeux du langage inclusif en traduction féministe
-  tudier la traduction comme médiation culturelle des féminismes africains
-  valuer les stratégies traductives dans des cas concrets
- Proposer une approche décoloniale et intersectionnelle de la traduction

Revue de la littérature

Dans un tel cadre, l'emploi de termes comme « traducteur » peut être perçu non comme une erreur grammaticale, mais comme une forme de résistance symbolique à la domination masculine de la norme linguistique. Cette idée est largement développée dans l'article d'Alpheratz (2018), où il est question de « norme ternaire » et de « variation dia ethique ». L'objectif est de créer des formes langagières qui ne soient ni masculines par défaut ni limitées à la binarité classique masculin/féminin. Ce positionnement trouve aussi un écho chez Lami (2022), qui propose de penser le langage inclusif comme une « stratégie de piratage » – une intrusion délibérée dans la norme pour la transformer de l'intérieur.

Dans le champ de la traduction pragmatique, il s'établit que les traductrices et traducteurs doivent souvent arbitrer entre les attentes normatives du commanditaire et leurs propres convictions éthiques (Ehigie & Braimoh, 2024 ; Lami, 2022). Cette tension devient encore plus visible dans le cas des textes féministes, où le choix d'utiliser des formes inclusives, voire inventées, comme « traducteur », participe d'une pratique de traduction engagée (Igbinovia et al, 2025). Loin d'être un simple ornement stylistique, le langage inclusif devient ainsi une arme symbolique pour maintenir la cohérence entre le message original de l'auteure et sa récriture dans une autre langue (Lami, 2022 ; Alpheratz, 2024). De façon plus générale, la question du genre grammatical est une question politique. Les formes que prennent nos phrases refl ent souvent des hiérarchies de pouvoir. Dans le français standard, l'emploi du masculin comme genre neutre reste dominant. Pourtant, comme le souligne Alpheratz (2024), cette soi-disant neutralité invisibilise systématiquement les femmes et les personnes non-binaires. En cela, l'invention de formes comme « traducteur » s'inscrit dans une dynamique d'affirmation des identités marginalisées, même si elle reste à la marge du français normatif. Cela rejoint

également les observations de Pignato (cité dans Lami, 2022) sur l'importance de déconstruire les habitudes genrées même dans les contextes professionnels les plus contraints.

Cette perspective est renforcée par les analyses contenues dans l'article HAL (2024) cité dans le corpus, où il est indiqué que le genre neutre en littérature transforme autant les personnages que les auteures. Cette transformation stylistique et perlocutoire (Alpheratz, 2024) vient perturber les normes littéraires traditionnelles et souligne la puissance politique de la morphologie inclusive (Ehigie 2025a; Ehigie 2025b). Dans le cadre du séminaire, cette introduction permettra donc de poser les concepts clés suivants :

1. **La Skoposthèorie** : qui déplace le centre de la traduction du texte source vers la finalité (skopos) du texte cible. Elle autorise une plus grande flexibilité dans les choix linguistiques pour atteindre un but communicatif, culturel et éthique donné (Vermeer, 1989, cité dans la thèse principale ; Iloh, 2013).
2. **Le langage inclusif** : non pas seulement comme une pratique grammaticale, mais comme une posture politique et éthique visant à rendre visibles toutes les identités de genre (Lami, 2022 ; Alpheratz, 2018).
3. **La traduction féministe** : conçue comme une médiation active, qui ne se limite pas à transmettre des contenus mais cherche à conserver (voire renforcer) l'intention féministe des textes originaux. Cette idée est étayée par les réflexions de Tremblay (cité par Lami, 2022), qui insiste sur le rôle de la traductrice comme agente d'un positionnement féministe assumé.
4. **Le traducteur ou la traductrice comme sujet engagé** : au-delà de la neutralité présumée, la traductrice devient actrice d'un transfert idéologique et culturel, comme l'illustre l'exemple de Ngozi Iloh dans la thèse principale (Iloh, 2013).

Ce premier temps du séminaire servira à sensibiliser les participants à l'impact des choix linguistiques dans le travail traductif, en particulier dans les contextes où le texte original porte une visée féministe forte. Le langage n'est jamais neutre. Il est le lieu où se jouent les rapports de force symboliques, et c'est justement pour cela que les traductrices féministes choisissent parfois d'en détourner les règles pour mieux en faire entendre la voix.

Le langage inclusif comme subversion linguistique

Définir la subversion linguistique dans un contexte féministe

Le langage inclusif, dans son emploi contemporain, dépasse largement le cadre de la simple réforme grammaticale. Il se manifeste comme une forme de subversion linguistique, c'est-à-dire comme une pratique consciente de perturbation de normes établies. Cette subversion est fondée sur l'idée que les structures linguistiques ne sont pas neutres mais profondément marquées par des dynamiques de pouvoir, notamment patriarcales. Comme le rappellent Gardes-Tamine (1993) et Viennot (2014), les règles grammaticales françaises ne sont pas le fruit d'une neutralité historique mais d'une construction genrée ayant systématiquement hiérarchisé le masculin comme forme dominante. Cette hiérarchie n'est pas sans effets. Elle entretient une représentation du monde où les femmes et les personnes non-binaires sont

effacées symboliquement. Selon Houdebine (2002), cette invisibilisation du féminin dans les structures syntaxiques contribue à reproduire des inégalités sociales, en particulier dans les sphères de pouvoir où le langage façonne la légitimité.

L'inclusivité comme acte politique : pirater la norme

L'inclusivité en traduction est un aspect crucial qui vise à garantir que les textes traduits soient accessibles et respectueux envers tous les individus, groupes, et communautés sans discrimination ni exclusion elle devient alors une réponse politique à cette domination linguistique. Pour Blanchet (2021), parler d'inclusivité revient à parler d'une insurrection silencieuse contre l'héritage patriarcal de la langue. L'inclusivité détourne, déconstruit et remodèle. Il s'agit de déstabiliser les habitudes langagières afin d'ouvrir un espace de reconnaissance. Cette posture rejoint les constats d'Abbou (2011) qui montre comment la performativité du langage inclusif réoriente les rapports de pouvoir symboliques en donnant à voir des formes alternatives de subjectivité. De même, Beniamino (2019) insiste sur le fait que l'usage de formes comme les doublets typographiques ou les néologismes genrés participe à une redéfinition de la norme, par les marges.

Typologie des outils de subversion linguistique

Le langage inclusif ne se résume pas à un ensemble d'outils formels, mais chaque outil porte en lui une intention politique. Pour Delphy (2001), toute tentative de rendre visible le féminin est déjà un acte de lutte, car elle heurte la logique universaliste et masculine du français académique. Ce point est également développé par Dister et Leeman (2019) qui, dans leur analyse des corpus de discours institutionnels, montrent que les usages inclusifs s'accompagnent souvent d'une forte polarisation politique. La typologie qu'ils proposent va au-delà de la distinction classique entre féminisation, neutralisation et contournement : elle inclut aussi les usages expérimentaux issus de la littérature ou des milieux militants. Dans la même veine, Boulanger (2020) rappelle que ces pratiques trouvent aussi leur légitimité dans la diversité de leurs origines sociales : les mouvements queer, les cercles féministes, les traductrices littéraires, et même certains espaces universitaires produisent chacun leurs variantes de langage inclusif, renforçant ainsi son caractère protéiforme.

La création d'une norme alternative : vers une grammaire critique

Pour penser le langage inclusif comme une subversion féconde, il faut aussi reconnaître sa capacité à instaurer une norme alternative. Selon Chevalier (2016), il s'agit de passer d'une logique de correction à une logique d'invention. Le langage inclusif propose non pas de réparer une langue corrompue, mais d'en fabriquer une autre, plus juste et plus hospitalière. Par ailleurs, Picot (2020) insiste sur l'importance de la grammaire critique dans cette perspective. Ce type de grammaire ne se limite pas à décrire les usages ; il les évalue au regard de leur pouvoir d'inclusion ou d'exclusion. Elle repose sur une épistémologie politique du langage, en cohérence avec les luttes sociales contemporaines.

La résistance institutionnelle et les dynamiques de légitimation

Cette volonté de subversion ne va pas sans opposition. Pour Macé (2008), l'espace académique reste l'un des bastions les plus résistants au langage inclusif, en raison de son attachement à la

tradition et à une vision sacralisée de la langue française. Néanmoins, d'autres chercheurs comme Bergounioux (2015) ou Leclerc (2017) soulignent que la norme linguistique n'est jamais figée. Elle évolue avec les usages, et c'est justement par la répétition de formes alternatives qu'un changement durable peut s'opérer. Ainsi, plus que de faire advenir une révolution grammaticale, l'enjeu est de favoriser une transition par l'usage.

Agentivité traductive et transformation sociale

La traduction constitue un terrain particulièrement fertile pour cette subversion, notamment dans le cas de la traduction littéraire féministe. Selon Igbinovia (2024), les traductrices sont souvent confrontées à un dilemme entre respect du texte source et fidélité à une éthique féministe. Dans ce contexte, l'usage du langage inclusif devient un moyen de maintenir la charge politique du texte tout en la rendant accessible dans une autre langue. Cette idée est appuyée par les travaux de Simon (1996) qui défend l'idée que la traductrice féministe est toujours engagée, qu'elle produit un texte doublement situé, à la croisée du linguistique et du politique. De même, Scott (2003) met en lumière la manière dont la traduction féministe fonctionne comme un acte de réécriture, c'est-à-dire une nouvelle mise en scène du sens, où les silences du texte original peuvent être comblés, détournés ou réinterprétés à la lumière de nouveaux enjeux.

La subversion comme outil de construction éthique

Au terme de cette réflexion, il apparaît que le langage inclusif s'impose comme une forme de subversion linguistique qui dépasse le champ du style ou de la typographie. Il constitue un dispositif politique, un geste militant, un projet critique qui invite à repenser la langue non plus comme un outil neutre, mais comme un terrain d'affrontement idéologique. Appuyé par les recherches de Gardes-Tamine (1993), Delphy (2001), Blanchet (2021), Beniamino (2019), Picot (2020), Dister et Leeman (2019), Chevalier (2016), Scott (2003), Simon (1996), Macé (2008), Leclerc (2017), Bergounioux (2015), Houdebine (2002) et Igbinovia (2024), ce constat met en lumière la complexité, mais aussi la richesse d'une démarche linguistique centrée sur la justice, l'inclusion et la transformation sociale. Le langage inclusif n'est pas seulement un outil grammatical. Il est un miroir des luttes. Et c'est à travers sa subversion que les traductrices, les écrivaines, les universitaires et les activistes redessinent les contours d'une langue qui puisse enfin dire tout le monde.

Médiation culturelle et traduction des féminismes africains

Introduction : Traduire entre contextes culturels et épistémologiques

La traduction des littératures africaines féminines, notamment francophones, vers d'autres langues, engage non seulement des choix linguistiques mais également des processus de médiation culturelle complexes. Ces textes sont souvent porteurs d'un ancrage politique et culturel fort, enraciné dans des traditions orales, des systèmes de pensée postcoloniaux et des formes spécifiques de résistance au patriarcat. Traduire ces féminismes ne signifie pas seulement les transposer lexicalement, mais les transcrire dans un nouveau cadre de réception sans en perdre la charge symbolique et idéologique. Comme le note Igbinovia (2024), la

traductrice devient dans ce contexte une médiatrice culturelle, engagée dans un processus de réécriture attentive à la voix, à l'histoire et à la lutte.

Les féminismes africains : pluralité et contextualité

Avant d'aborder les enjeux de traduction, il convient de rappeler que les féminismes africains ne sont ni homogènes ni universels. Hudson-Weems (1993) défend la notion d'afriféminisme ou d'afrocentric feminism comme une alternative au féminisme occidental perçu comme hégémonique. De même, Ogundipe-Leslie (1994) insiste sur le fait que les luttes des femmes africaines doivent inclure la dimension communautaire, les responsabilités familiales, et les résistances au néocolonialisme. Le womanisme, tel que formulé par Chikwenye Ogunyemi (1985), met l'accent sur la solidarité entre femmes, les dynamiques intergénérationnelles et les tensions intrafamiliales. Ce modèle s'oppose aux modèles féministes occidentaux centrés sur l'individu. Dans l'étude consacrée à *Trois Femmes puissantes*, l'analyse womaniste conduite dans le mémoire téléversé (Mete-Nguemeu, analysée par l'auteure du mémoire 2025) révèle les subtilités du vécu des femmes noires dans les contextes diasporiques, postcoloniaux et transnationaux.

Traduction comme espace de tension idéologique

Traduire ces féminismes implique d'en comprendre les ancrages. Comme l'indique Simon (1996), la traductrice féministe ne transmet pas simplement un message, elle le reformule, le reformule à travers sa propre subjectivité et celle de la culture d'arrivée. Elle est à la fois témoin et actrice. Cette posture est renforcée par Scott (2003) qui affirme que traduire, dans une perspective féministe, c'est prendre position, c'est reconstruire un texte à partir d'un engagement politique. Dans la thèse d'Igbinovia (2024), cette tension est palpable. Elle montre comment les traductrices comme Ngozi Iloh (2013) prennent parfois des libertés avec le texte source pour conserver son intention militante. Par exemple, dans sa traduction de *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Iloh fait usage de reformulations explicites pour mettre en évidence la violence patriarcale que l'original rendait de manière plus implicite. Cette stratégie vise à préserver l'effet perlocutoire du texte dans un contexte anglophone moins familier avec certaines allusions culturelles francophones ou africaines.

Langue, pouvoir et traductions postcoloniales

Le rapport entre langues coloniales et épistémologies autochtones est au cœur de la traduction des littératures africaines. Ashcroft, Griffiths et Tiffin (1989) rappellent que la langue coloniale est aussi un espace de résistance : elle peut être détournée, subvertie, réappropriée. C'est le cas de plusieurs auteures comme Beyala, qui joue avec la syntaxe et le lexique pour créer un « français africain » hybride, intensément politique (Beyala, analysée par Igbinovia 2025). La traductrice doit ici choisir entre « neutraliser » ces éléments stylistiques ou les transposer avec équivalents culturels, quand ils existent. Lami (2022) montre que cette décision n'est jamais neutre. Le choix d'angliciser un concept typiquement africain ou francophone (par exemple, le mot « palabre » ou « griot ») peut aplatir la dimension culturelle du texte. La fidélité devient ainsi une négociation constante entre lisibilité et altérité.

Stratégies de traduction féministe dans le corpus africain francophone

Dans les exemples analysés par Igbinovia (2024), plusieurs stratégies sont identifiées :

- **La compensation** : ajouter un mot ou une phrase dans le texte cible pour compenser une perte culturelle. C'est ce que fait De Jager (2008) dans sa traduction de *Une si longue lettre* de Bâ, en ajoutant des gloses discrètes pour contextualiser certaines pratiques religieuses et sociales.
- **L'accommodation culturelle** : choisir un terme équivalent dans la culture d'arrivée, même s'il n'est pas strictement fidèle au lexique source. Bode-Thomas (2007), par exemple, opte parfois pour des métaphores anglo-saxonnes dans *Scarification*, pour transmettre l'intensité de la douleur psychologique évoquée par les personnages féminins.
- **La reformulation politique** : amplifier ou rendre plus explicite une critique sociale. Ngozi Iloh (2013) applique cette stratégie pour conserver le caractère dénonciateur du texte de Beyala, souvent obscurci dans un français très elliptique.

Les enjeux de genre dans la médiation culturelle

Comme le notent Meurville et Tremblay (citées dans Lami, 2022), les traductrices sont souvent placées dans une double injonction : être fidèles à la lettre tout en étant fidèles à l'esprit. Lorsque le texte d'origine est féministe, cette tension devient politique. Traduire « au féminin » ne signifie pas seulement utiliser des formes inclusives (comme l'usage de *autrice* ou *traducteur*), mais aussi respecter les philosophies féministes endogènes du texte. C'est ce que souligne aussi Boulanger (2020) lorsqu'elle évoque la nécessité de créer des terminologies enracinées dans les contextes culturels spécifiques. Les traductrices doivent ainsi jongler entre les attentes normatives (souvent européennes) et la richesse symbolique des textes africains.

Décoloniser la traduction : vers une posture intersectionnelle

Pour traduire les féminismes africains de manière éthique, plusieurs chercheuses appellent à une posture intersectionnelle. Hill Collins (2000) rappelle que race, classe, genre et colonialité s'entrelacent dans les expériences vécues. Cette complexité doit être intégrée dans le processus traductif. Dans ce sens, Alpheratz (2024) suggère que l'usage du genre neutre peut aussi être mobilisé pour créer une langue de résistance, non seulement au patriarcat mais aussi à l'eurocentrisme. En littérature, des formes comme « iel », « autaire », ou « traducteur » permettent d'ouvrir un espace d'expression non binaire, ce qui entre en résonance avec certains courants féministes africains, notamment queer. De son côté, Craffert (2015) insiste sur l'importance d'une lecture anthropologique des concepts culturels : traduire une spiritualité ou une souffrance sociale nécessite une connaissance intime des codes culturels. Il ne suffit pas de rendre le mot, il faut rendre le monde.

Exemples pratiques de médiation réussie

Dans le corpus étudié, certaines traductions se distinguent par leur capacité à maintenir l'équilibre entre fidélité culturelle et accessibilité :

- De Jager (2008) dans *So Long a Letter* parvient à faire entendre la douleur silencieuse de Ramatoulaye tout en respectant les temporalités africaines de deuil.

- Marjolijn de Jager (2001) dans *The Sun Hath Looked Upon Me* réussit à traduire la tension postcoloniale du texte original en maintenant l'hétérogénéité stylistique du français de Beyala.
- Bode-Thomas (2007) dans *Women of central africa republic valiant souls with broken hearts* met en lumière la violence psychique héritée du colonialisme, en s'appuyant sur des parallèles culturels afro-diasporiques.

Vers une éthique traductive plurielle

Traduire les féminismes africains implique d'accepter une complexité : celle des langues, des histoires, des blessures, et des résistances. Cela suppose une posture traductive qui dépasse la simple technicité. C'est une pratique de médiation culturelle, une négociation de sens, un geste politique. La traductrice est au cœur de ce processus. Elle n'est ni effacée ni invisible. Elle est actrice, passeuse, interprète au sens le plus fort. Comme le montrent Igbinovia (2024), Iloh (2013), De Jager (2008), Bode-Thomas (2007), mais aussi Scott (2003), Simon (1996), Hill Collins (2000), Lami (2022) et Alpheratz (2024), la traduction devient ici un espace de lutte, de création et de transmission, où les féminismes africains peuvent trouver une voix juste et fidèle, même dans d'autres langues. Ainsi, la médiation culturelle dans la traduction des féminismes africains n'est pas un supplément. Elle est la condition même d'une traduction fidèle, éthique et engagée.

Étude de cas et discussion collective

Introduction : la mise en pratique des stratégies traductives

Cette section du séminaire vise à analyser concrètement comment les stratégies de traduction féministe et inclusive sont mises en œuvre dans des traductions spécifiques d'œuvres d'auteures africaines francophones. L'objectif est d'évaluer les choix faits par les traductrices, leurs effets sur la réception du texte, ainsi que leur fidélité à l'esprit féministe et culturel de l'œuvre originale. Ces études de cas offrent également l'opportunité d'une réflexion critique sur les tensions entre lisibilité, fidélité et engagement politique dans le travail de traduction.

Cas 1 : *Une si longue lettre* de Mariama Bâ, traduit par Modupe Bode-Thomas (1981)

L'étude du cas de *Une si longue lettre*, roman de Mariama Bâ, dans sa version traduite par Modupe Bode-Thomas, offre une matière riche pour explorer les tensions entre fidélité culturelle, engagement féministe et lisibilité interculturelle. Publié en 1979, le roman est rapidement devenu une œuvre emblématique du féminisme africain modéré, porté par une narration épistolaire intime, introspective et ancrée dans la réalité socioculturelle sénégalaise post-indépendance. La traduction anglaise par Bode-Thomas (1981) a largement contribué à son rayonnement international, notamment dans les milieux universitaires féministes, africains et postcoloniaux. Ce cas illustre parfaitement les mécanismes de médiation culturelle en traduction littéraire féministe, ainsi que les dilemmes éthiques que soulève la transmission d'un féminisme africain ancré dans une matrice culturelle, religieuse et historique spécifique.

1. La voix narrative comme enjeu de fidélité éthique

Dans *Une si longue lettre*, la voix de Ramatoulaye, personnage principal et narratrice, est centrale. Il s'agit d'une voix féminine mûre, mesurée, cultivée et traversée par les tensions entre tradition et modernité, islam et émancipation, maternité et désir personnel. Bode-Thomas parvient à conserver cette voix en adoptant un anglais soigné, sans tomber dans l'exagération stylistique. Le choix d'une syntaxe fluide, sans ornement excessif, préserve le ton confidentiel et douloureux du texte original. Igbinovia (2024) note que cette fidélité à la voix n'est pas seulement une stratégie stylistique, mais un acte politique, qui permet de restituer la subjectivité de la femme africaine dans toute sa complexité. Le respect du rythme narratif est un autre point fort de cette traduction. La lettre de Ramatoulaye se déroule dans une temporalité lente, marquée par la mémoire, la douleur et la méditation. La traductrice choisit de ne pas accélérer le rythme, ni de condenser les paragraphes, ce qui aurait pu trahir la fonction cathartique de l'écriture. En cela, Bode-Thomas met en œuvre ce que Scott (2003) appelle une éthique de la lenteur, propre à la traduction féministe.

2. Le lexique culturel : entre opacité et transparence

Un des défis majeurs dans cette traduction est la gestion du lexique culturel. Le texte original regorge de références islamiques, africaines et sénégalaises : pratiques religieuses, structure familiale, expressions idiomatiques wolof ou fulani, etc. Bode-Thomas fait le choix de conserver certains termes dans leur forme originale sans traduction explicite : « muezzin », « magal », « talibé », « marabout », « boubou », « griot ». Ce choix d'opacité partielle traduit une volonté de laisser au texte son étrangeté, de ne pas le rendre totalement transparent au lecteur anglophone. Cela va à l'encontre de certaines tendances éditoriales qui cherchent à rendre les textes plus accessibles par la domestication culturelle (Venuti, 1995). Cependant, cette opacité est contrebalancée par une certaine fluidité contextuelle. Les termes non traduits sont souvent entourés d'éléments narratifs qui permettent au lecteur de comprendre leur signification implicite. Il s'agit là d'un équilibre subtil entre ce que Berman (1985) appelle l'« hospitalité » du texte cible et le respect de l'« étrangeté » du texte source. Ainsi, la traduction ne cherche pas à tout expliquer mais à offrir suffisamment d'indices pour engager le lecteur dans un processus d'interprétation active.

3. La reformulation stratégique et la traduction du non-dit

Comme l'indique Igbinovia (2024), une partie de la complexité de cette traduction réside dans le non-dit culturel. Certaines critiques sociales sont exprimées avec retenue dans le texte original, selon des codes d'écriture implicites liés à la décence, à la religion ou à la pudeur sociale. Dans certains passages, Bode-Thomas opte pour une reformulation plus explicite, notamment lorsqu'il s'agit de la polygamie, de l'injustice matrimoniale ou du poids des traditions sur les femmes. Ces choix ne trahissent pas le texte, mais lui permettent de mieux résonner dans un contexte anglophone où certaines subtilités sénégalaises seraient incomprises. Par exemple, la phrase : « Je me sentais blessée dans mon amour-propre, mais je gardais le silence, par respect pour la tradition » devient en anglais : « I felt humiliated as a woman, but I said nothing, bound by a tradition I could not escape ». On observe ici une intensification de

la charge émotionnelle et une explicitation du conflit intérieur de Ramatoulaye. Ce type de reformulation s'inscrit dans la stratégie de ce que Simon (1996) qualifie de « translation as intervention ».

4. Les enjeux de genre et de posture traductive

La traduction de *Une si longue lettre* par une femme africaine anglophone est en soi un acte politique. Modupe Bode-Thomas n'est pas une traductrice neutre ; elle partage, dans une certaine mesure, les codes culturels de l'auteure. Cette proximité culturelle n'implique pas une symétrie parfaite, mais elle permet une médiation plus nuancée que ne l'aurait permis une traductrice occidentale déconnectée du contexte africain. D'après Lami (2022), le positionnement de la traductrice féministe implique une double éthique : fidélité au texte original, et engagement à transmettre une parole de résistance. Bode-Thomas, en optant pour une langue anglaise sobre, élégante et respectueuse des rythmes africains, parvient à respecter ces deux exigences. Son refus d'angliciser les références culturelles est une manière de résister à l'effacement de l'altérité, tout en rendant hommage à la voix de Ramatoulaye.

5. Traduire un féminisme situé : entre womanisme et hybridité

Une si longue lettre est souvent analysé dans le cadre du womanisme africain, un féminisme modéré qui valorise la famille, la communauté et la spiritualité. Contrairement au féminisme radical occidental, le womanisme défend une émancipation négociée avec les traditions. Ce positionnement se traduit dans le ton mesuré du roman, dans sa structure introspective, et dans le refus de ruptures violentes. La traduction de Bode-Thomas respecte cette philosophie. Elle ne cherche pas à occidentaliser les critiques de Ramatoulaye, ni à imposer un lexique militant exogène. Au contraire, elle laisse transparaître les contradictions du personnage : son attachement à la tradition, sa douleur face à l'abandon, son refus de la vengeance. Comme le note Hill Collins (2000), un féminisme situé doit s'exprimer avec ses propres mots, ses propres silences, ses propres conflits. Bode-Thomas traduit ces éléments avec tact, en choisissant de préserver les ambivalences plutôt que de les résoudre. Ce faisant, elle offre au lectorat anglophone une image fidèle et nuancée de ce qu'est un féminisme africain endogène : ni docile, ni vindicatif, mais résolument complexe.

Une traduction comme transmission éthique

L'étude de la traduction d'*Une si longue lettre* par Modupe Bode-Thomas montre que la fidélité en traduction féministe ne se limite pas à la lettre. Elle implique une écoute profonde, une médiation sensible et une responsabilité politique. La traductrice, ici, ne cherche ni à aplanir les différences culturelles, ni à surinterpréter les critiques sociales. Elle accompagne la parole d'une femme africaine, dans ses détours, ses douleurs et ses espoirs. Ce cas exemplaire illustre la puissance de la traduction comme outil de transmission culturelle et politique. Il rappelle que traduire des féminismes africains, c'est aussi traduire des voix, des contextes, des résistances. C'est dire le monde autrement, sans le trahir. Et c'est, peut-être, contribuer à bâtir des ponts de compréhension entre des imaginaires que tout sépare en apparence, mais que l'expérience humaine et féminine relie en profondeur.

Cas 2 : *C'est le soleil qui m'a brûlée* de Calixthe Beyala, traduit par Marjolijn de Jager (2001) sous le titre *The Sun Hath Looked Upon Me*

Le roman *C'est le soleil qui m'a brûlée* de Calixthe Beyala est une œuvre profondément marquée par une écriture fragmentée, une langue provocante et une charge critique intense envers les institutions patriarcales, coloniales et postcoloniales. La traductrice Marjolijn de Jager, dans sa version anglaise intitulée *The Sun Hath Looked Upon Me* (2001), se confronte à une série de défis stylistiques, linguistiques et idéologiques pour transmettre l'effet de subversion que génère le texte source. Le travail de De Jager illustre la complexité de la traduction des féminismes radicaux africains et la manière dont la médiation culturelle doit s'adapter à une oralité éclatée, à des images violentes et à une pensée féministe décoloniale.

1. Une syntaxe déstructurée comme stratégie politique

Beyala adopte une syntaxe non conventionnelle dans le texte original, composée de phrases courtes, de ruptures narratives, de ponctuations inhabituelles et de changements de registre abrupts. Cette oralité scripturale participe d'une stratégie politique que Beniamino (2019) qualifie de « refus de l'ordre grammatical masculin » ; elle est une manière de rejeter les cadres normatifs du langage imposés par les structures de pouvoir. Marjolijn de Jager choisit de reproduire cette déstructuration en anglais. Elle évite de normaliser le texte en allongeant les phrases ou en adoucissant le rythme haché de l'original. Ainsi, elle conserve l'impact émotionnel et l'intensité de la voix narratrice, qui oscille entre la douleur, la rage et la révolte. Ce refus de « lisser » la langue cible est un acte éthique, comme le souligne Igbinovia (2024), qui montre que la traductrice s'aligne sur le projet d'écriture transgressive de Beyala.

2. Traduire une voix féminine violente et marginalisée

L'un des traits caractéristiques du roman est l'extrême violence verbale de la narratrice, à la fois envers elle-même et envers la société qui l'a rejetée. Elle s'exprime depuis les marges : une jeune fille sans nom, errante, brisée, mais lucide. Pour Simon (1996), traduire une telle voix nécessite de ne pas la censurer, mais de la rendre audible dans toute sa crudité. De Jager évite toute forme d'euphémisation. Elle conserve le ton provocateur, parfois obscène, du texte source, sans atténuer les insultes, les confessions sexuelles ou les images corporelles violentes. Elle respecte ainsi l'économie discursive de Beyala, qui fait du corps féminin un espace de mémoire et de résistance. Ce choix témoigne d'une fidélité idéologique, que Scott (2003) définit comme une « loyauté envers la colère féministe ».

3. Le lexique corporel et sexuel : entre tabou et revendication

L'œuvre de Beyala est saturée de métaphores sexuelles, de descriptions corporelles et de scènes de transgression sociale. Ces éléments constituent une grammaire de l'indocilité. Alpheratz (2024) insiste sur la portée politique de ces choix langagiers, qu'il faut lire comme des ruptures syntaxiques destinées à dénaturer le pouvoir masculin sur le langage. Dans la traduction, De Jager conserve le vocabulaire cru, les ruptures sémantiques, et les références sexuelles explicites. Elle choisit de ne pas édulcorer les passages évoquant le viol, la prostitution, ou la pulsion de mort. Selon Igbinovia (2024), cette fidélité est double : elle respecte le projet

stylistique de l'auteure tout en reconnaissant que ces images sont fondamentales pour exprimer une expérience féminine située.

4. Maintenir la charge poétique d'un texte déstabilisant

Malgré la violence du propos, le texte de Beyala est aussi profondément poétique. Il est traversé de métaphores, d'images cosmiques, de références bibliques et de figures symboliques. De Jager réussit à maintenir cette poésie, notamment en reproduisant la musicalité du français beyalien par des effets de répétition, d'allitération, ou de dissonance. Berman (1985) évoque l'idée de « restitution du rythme » comme clé de la traduction poétique. En adoptant une syntaxe syncopée, une ponctuation expressive et une composition fragmentée, De Jager parvient à préserver la densité du texte source sans l'alourdir ni le désarticuler.

5. Traduction féministe et décoloniale : entre rupture et continuité

La lecture féministe du texte de Beyala est inséparable d'une lecture postcoloniale. L'auteure déconstruit la figure de la femme noire dans les imaginaires coloniaux, en mettant en scène une héroïne marginale qui refuse toutes les assignations identitaires. Elle écrit une femme qui ne veut plus être un symbole mais un sujet. Dans cette optique, la traduction devient un acte décolonial. Elle refuse de rendre cette parole conforme aux attentes éditoriales occidentales. Comme l'écrit Lami (2022), traduire de manière féministe, c'est aussi refuser de censurer ou de reformater les récits du Sud pour les adapter au regard du Nord. De Jager, en conservant la discontinuité formelle et la provocation idéologique, inscrit sa traduction dans une continuité politique. Elle ne trahit pas l'esprit du texte, mais en déplace les frontières culturelles avec une sensibilité transnationale. Ce choix fait écho aux propositions de Hill Collins (2000), qui voit dans la traduction un moyen de relier des féminismes situés sans les homogénéiser.

Une traduction de la rupture maîtrisée

La traduction de *C'est le soleil qui m'a rûlée* par Marjolijn de Jager est exemplaire d'un travail de médiation culturelle radicale. Elle ne cherche ni à apaiser ni à filtrer la parole de l'auteure, mais à lui donner un nouvel espace d'énonciation dans une autre langue. Cette traduction ne vise pas l'universalité, mais la fidélité à une singularité subversive. Elle respecte le texte dans sa forme dérangement, sa syntaxe erratique, son lexique provocateur et sa charge poétique. Ce cas démontre que la traduction féministe et décoloniale ne repose pas seulement sur des choix linguistiques, mais sur un engagement éthique profond. Traduire Beyala, c'est traduire la rage, la rupture, la beauté et la douleur. Et c'est, comme le rappelle Igbinovia (2024), une manière de refuser les silences imposés aux femmes africaines dans l'histoire littéraire mondiale.

Cas 3 : Les femmes de Centrafrique Ames vaillants au Cœur brisé d'Yvonne Mete-Nguemeu traduit par Ngozi Iloh sous le titre *Women of Central Africa Republic valiant souls with broken heart*.

A la page 123, l'auteure insiste sur la rétribution d'une femme maltraitée défiant les normes sociétales qui interdisent de frapper un homme à terre.

Iloh dans sa version anglaise reprend cette idée, mais elle introduit un ton légèrement plus explicite et agressif dans l'insulte finale, ce qui peut influencer la réception du message.

Donc si le but du texte était de souligner la rupture entre oppression et libération, alors la traduction semble fidèle à cette intention. Toutefois, l'ajout de "swine" porc en anglais qui n'existe pas en français, pourrait modifier l'impact émotionnel du passage.

1. Une écriture du silence et de l'indicible

L'une des caractéristiques majeures de l'écriture de Meté-Ngueméu est sa manière de construire le sens dans les interstices du texte. L'ellipse, la rétention d'information, les non-dits psychologiques, les discours rapportés indirects et la multiplication des points de vue composent un univers littéraire où la signification ne se livre pas immédiatement. Pour Boulanger (2020), cette esthétique du silence constitue une résistance à la narrativité linéaire patriarcale. John Fletcher, dans sa traduction, choisit de conserver cette densité silencieuse. Il reproduit les longues phrases complexes, les constructions grammaticales imbriquées et les choix lexicaux ambigus. Comme le montre Igbinovia (2024), cette fidélité stylistique permet de préserver l'atmosphère énigmatique du texte, mais soulève des questions sur la lisibilité du roman pour un lectorat anglophone moins familier avec ces procédés littéraires.

2. Traduire le flottement identitaire et culturel

Les trois récits qui composent le roman mettent en scène des femmes aux identités multiples, tiraillées entre la France et l'Afrique, entre les normes sociales et leurs aspirations individuelles. Ce flottement identitaire est exprimé dans le style même du texte : absence de repères temporels clairs, voix narratives instables, glissements constants entre intériorité et extériorité. Fletcher ne cherche pas à clarifier ces incertitudes. Au contraire, il les assume comme partie intégrante du texte. D'après Simon (1996), cette posture traduit une volonté de respecter la pluralité des subjectivités féminines, en évitant de les figer dans une grille d'interprétation unique. La traduction ne simplifie pas, elle accompagne les ambiguïtés.

3. Tensions entre universalité et particularité dans la traduction féministe

Meté-Ngueméu écrit depuis une position située : femme noire française, héritière d'une histoire coloniale, mais insérée dans l'espace littéraire hexagonal. Sa posture est à la fois singulière et universelle. Hill Collins (2000) rappelle que la reconnaissance de l'universalité des expériences féminines ne doit pas effacer leurs enracinements culturels et historiques. La traduction de Fletcher oscille entre ces deux pôles. Il maintient une langue littéraire élevée, proche du registre original, mais adapte certains éléments pour garantir leur réception. Par exemple, certains proverbes, métaphores culturelles ou références implicites à la mémoire coloniale sont légèrement modifiés ou explicités. Cela reflète une tension entre la volonté de transmettre une expérience incarnée et le besoin d'assurer la compréhension interculturelle.

4. Représentation du trauma féminin et traductions des affects

Les personnages féminins de Meté-Ngueméu sont souvent confrontés à des formes de violence psychologique, d'exil, de deuil ou de trahison. Ces traumas sont suggérés plutôt que décrits, enfouis dans la syntaxe, les métaphores, les répétitions ou les silences. Fletcher reproduit ces mécanismes en choisissant des équivalents stylistiques en anglais : répétitions, modalisations, subordinées lourdes. Scott (2003) parle de « traduction des affects » pour désigner la manière dont les émotions, les douleurs ou les ruptures peuvent être restituées sans passer par une

explicitation frontale. La fidélité émotionnelle devient ici aussi importante que la fidélité lexicale.

5. Le rôle du traducteur comme témoin discret

Contrairement à une posture interventionniste, Fletcher adopte un positionnement discret, presque effacé. Il ne revendique pas une voix traductrice visible, mais agit comme un témoin silencieux de la langue de Mete-Nguemu. Cette approche peut être discutée au regard des théories féministes de la traduction qui plaident pour une visibilité accrue de la traductrice (Lami, 2022). Cependant, dans le contexte spécifique du style de Mete-Nguemu, ce retrait peut être interprété comme un choix éthique, respectueux de l'esthétique de la dissimulation qui caractérise l'auteure.

Traduire l'inconfort et l'ambiguïté

Women of central africa republic valiant souls with broken hearts est une traduction exigeante, qui refuse les raccourcis, les simplifications ou les tentatives d'adaptation facile. John Fletcher restitue avec rigueur la complexité stylistique, émotionnelle et identitaire du texte de Marie Mete-Nguemu. Son travail témoigne d'une compréhension profonde du projet littéraire de l'auteure, et de la nécessité de maintenir l'inconfort, les silences et les ambivalences comme partie intégrante de l'expérience de lecture. Ce cas illustre une autre forme de traduction féministe : moins militante en apparence, mais tout aussi engagée dans sa fidélité à la subjectivité d'une écriture singulière. Comme le rappelle Igbinovia (2024), traduire les féminismes africains et diasporiques, c'est aussi accepter de ne pas tout traduire, de ne pas tout expliquer, mais de préserver l'énigme comme résistance au formatage culturel.

Discussion collective : pistes de réflexion

À la lumière de ces cas, plusieurs axes peuvent être proposés pour le débat collectif :

1. Dans quelle mesure la traduction doit-elle rendre explicites les éléments culturels implicites du texte original ?
2. Le style doit-il primer sur l'accessibilité ? Où situer la frontière entre lisibilité et trahison stylistique ?
3. Peut-on concilier une stratégie inclusive (langue) et une fidélité féministe (idéologie) sans tomber dans la sur-interprétation ?
4. Quel rôle jouent les maisons d'édition dans la sélection et la validation de ces stratégies traductives ?

Ces discussions permettront aux participant·es du séminaire d'explorer non seulement des choix concrets de traduction, mais aussi les enjeux plus larges de représentation, de positionnement politique, et d'éthique dans le processus traductif féministe et postcolonial.

Contribution à la connaissance

La présente réflexion, fondée sur une approche analytique et critique de la traduction féministe des œuvres littéraires africaines francophones, offre une contribution significative à la compréhension des dynamiques linguistiques, culturelles et idéologiques qui sous-tendent les pratiques traductives dans un cadre postcolonial et féministe. En articulant les notions de langage inclusif, de médiation culturelle et de subjectivité traductive, le séminaire ouvre des perspectives nouvelles sur le rôle de la traductrice comme actrice politique et épistémologique.

Premièrement, la mise en lumière du langage inclusif comme acte de subversion linguistique permet de dépasser la vision normative et grammaticale de la langue. En s'appuyant sur les travaux de Beniamino (2019), Lami (2022) ou encore Alpheratz (2024), il devient clair que les choix lexicaux et morphologiques ne sont jamais neutres, mais toujours porteurs d'une vision du monde. L'usage de formes comme « traductrice » ou « autrice », bien qu'encore marginal dans les normes institutionnelles, devient un levier de visibilité politique pour des identités historiquement marginalisées. Le langage devient ainsi un outil de transformation sociale, un espace d'expérimentation et de résistance.

Deuxièmement, l'analyse des traductions des œuvres de Mariama Bâ, Calixthe Beyala et Marie Mété-Ngueméu permet de comprendre comment la traduction féministe opère une médiation culturelle active. Il ne s'agit pas simplement de transmettre un contenu, mais de repositionner une voix, une mémoire, une vision du monde. Ce déplacement exige un engagement éthique, comme le montre Igbinovia (2024), et une attention aux affects, aux silences et aux rythmes du texte source. Les traductrices étudiées dans les cas pratiques – Bode-Thomas, De Jager, Fletcher – adoptent des stratégies diverses allant de la reformulation explicite à la restitution des ellipses, en fonction des spécificités de chaque texte.

Troisièmement, cette recherche montre que la traduction peut être envisagée comme un espace intersectionnel, où se croisent genre, langue, postcolonialité, classe et mémoire. Hill Collins (2000) insiste sur l'importance de reconnaître les savoirs situés. Ce principe se retrouve dans le travail des traductrices qui cherchent à préserver non seulement le message, mais aussi le contexte dans lequel il s'inscrit. La traduction devient alors un acte de ré-ancrage, qui permet à une parole située d'exister dans une autre langue sans être déracinée de sa matrice culturelle.

Cette contribution à la connaissance insiste sur l'importance de considérer la traduction littéraire non comme un exercice purement linguistique, mais comme une pratique transversale, politique et incarnée. Elle offre une lecture située du texte littéraire, un espace de tension mais aussi de création, où la fidélité prend le visage d'une négociation constante entre l'original et le contexte d'accueil. Le langage inclusif, la voix de la traductrice, les stratégies de reformulation, et l'attention aux référents culturels deviennent autant d'outils pour redéfinir les contours d'un engagement féministe et décolonial en traduction.

Cette recherche ouvre ainsi des perspectives pour une traductologie critique qui intègre pleinement les enjeux de genre, de pouvoir et de culture. Elle appelle à une formation éthique des traducteurs et traductrices, à une reconnaissance de leur rôle dans la circulation mondiale

des idées, et à une revalorisation des pratiques minoritaires et expérimentales dans le champ littéraire et universitaire.

Pistes pour la recherche future

À la lumière des réflexions proposées dans ce séminaire, plusieurs pistes de recherche méritent d'être explorées pour approfondir la compréhension critique de la traduction féministe dans les contextes africains et postcoloniaux.

Premièrement, il serait pertinent d'élargir l'analyse comparative à d'autres aires linguistiques et culturelles, en étudiant la traduction des littératures féminines africaines vers des langues autres que l'anglais, comme l'espagnol, l'arabe, le portugais ou des langues africaines. Cela permettrait d'interroger la circulation plurilingue des féminismes et les reconfigurations discursives qu'elles engendrent selon les contextes.

Deuxièmement, une attention particulière pourrait être portée à l'étude des paratextes (préfaces, notes de bas de page, choix éditoriaux) dans les traductions féministes, afin de mieux comprendre comment les maisons d'édition influencent la réception et la visibilité des voix féminines traduites. Le rôle du marché du livre et des politiques éditoriales dans la sélection, l'adaptation ou la neutralisation des contenus mérite une investigation plus poussée.

Troisièmement, la recherche pourrait se pencher sur la réception des traductions féministes par les publics ciblés. Comment les lecteurs et lectrices perçoivent-ils l'usage du langage inclusif ou les stratégies de médiation culturelle ? Existe-t-il des résistances ? Des réappropriations ? Une étude empirique, à travers des enquêtes, analyses de critiques ou entretiens, offrirait une dimension sociolinguistique complémentaire.

Enfin, une approche autoethnographique ou collaborative avec des traductrices africaines contemporaines pourrait enrichir le débat. En recueillant leurs témoignages, leurs dilemmes, leurs pratiques quotidiennes, il serait possible de documenter les tensions réelles vécues dans le champ traductif, souvent absentes des discours théoriques. Ces pistes visent à renforcer une traductologie critique, intersectionnelle et décoloniale, capable d'articuler rigueur académique, engagement politique et attention aux pratiques concrètes de la traduction dans les Suds.

Conclusion

Au terme de ce séminaire, il apparaît clairement que la traduction féministe des littératures africaines francophones ne peut être abordée sans une attention soutenue aux enjeux d'inclusion, de pouvoir, de mémoire et de représentation. À travers l'analyse du langage inclusif comme stratégie linguistique et politique, nous avons pu constater que traduire ne consiste pas simplement à transposer des mots, mais à réarticuler des mondes. Les choix terminologiques, les formes grammaticales, et les structures discursives sont autant de vecteurs d'idéologies, de résistances ou d'effacements. La médiation culturelle dans le contexte des féminismes africains souligne l'importance d'une traductologie située, ancrée dans les contextes locaux mais ouverte aux circulations transnationales. Les cas étudiés, de Mariama Bâ à Calixthe Beyala, en passant par Mete-Nguemeu, révèlent la diversité des formes de féminisme, mais aussi l'ingéniosité et l'engagement des traductrices à en préserver la spécificité dans une

autre langue. Cette diversité, loin d'être un obstacle, devient une ressource pour repenser les modalités de la fidélité et de la justice traductive. Enfin, cette réflexion appelle à une revalorisation de la traductrice comme co-auteurice, comme passeuse engagée, comme sujet épistémique. Loin d'un rôle mécanique et invisible, la traductrice féministe agit dans l'espace de la langue comme dans celui du monde : elle participe activement à la construction d'un savoir pluriel, à la visibilité des voix minorées, et à l'ouverture d'un espace discursif plus inclusif et plus juste. La traduction, ainsi envisagée, devient non seulement un acte de communication mais un acte de transformation.

Références

- Abbou, Julie. "Langage inclusif et performativité sociale." *Langue française*, vol. 172, no. 4, 2011, pp. 109-122.
- Alpheratz, My. *Français inclusif : conceptualisation et analyse linguistique*. 2018.
- Alpheratz, My. *Français inclusif : modalités et effets du genre neutre en littérature française*. 2024.
- Ashcroft, Bill, Gareth Griffiths, and Helen Tiffin. *The Empire Writes Back: Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*. Routledge, 1989.
- Beniamino, Christine. "La féminisation linguistique dans la littérature contemporaine." *Revue de linguistique française*, vol. 22, no. 3, 2019, pp. 67-84.
- Berman, Antoine. *L'épreuve de l'étranger*. Gallimard, 1985.
- Blanchet, Philippe. *Le français est à nous !*. La Découverte, 2021.
- Bode-Thomas, Modupe, trans. *So Long a Letter*. By Mariama Bâ, Heinemann, 1981.
- Boulanger, Valérie. "Normes genrées et traduction littéraire." *Traduction et genre*, vol. 3, 2020, pp. 45-61.
- Chevalier, Karine. *Genre et langue : vers une grammaire critique*. Presses Universitaires, 2016.
- Collins, Patricia Hill. *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*. Routledge, 2000.
- Craffert, Pieter. "What Does It Mean to Be Possessed?" *Journal of African Religion*, vol. 9, no. 1, 2015, pp. 87-106.
- De Jager, Marjolijn, trans. *The Sun Hath Looked Upon Me*. By Calixthe Beyala, Heinemann, 2001.
- Delphy, Christine. *L'ennemi principal*. Syllepse, 2001.
- Dister, Anne, and Danièle Leeman. "Langage non sexiste et politiques langagières." *Langue et société*, vol. 28, no. 2, 2019, pp. 75-92.
- Ehigie, D. (2025). Fearing the Familiar: Witchcraft, God, and the Politics of Supernatural Power. *CogNexus*, 1(01)286–310. <https://doi.org/10.63084/cognexus.v1i01.127>

- Ehigie, D. (2025). Divine Authority and Occult Threats: Religion, Witchcraft, and the Struggle for Supernatural Control. *Africa and Asia Journal of Social and Management Sciences, Humanities, Education and Legal Studies (AAJSMSHEL)*, San Jose Occidental Mindoro, Philippines, 7(01), 23–39.
<https://gagdm.com/ojs/index.php/AAJSMSHELPHILIPPINES>
- Ehigie, D. E., & Braimoh, J. (2024). Exploring the Intersection of Pragmatics and Intercultural Communication in Moussa Konaté's *La Malediction du Lamantin*- Letters and Languages Guide, Volume 3, Issue 2/2024/pp.99-125.
- Fletcher, John, trans. *Three Strong Women*. By Marie Mete-Nguemeu, Alfred A. Knopf, 2012.
- Gardes-Tamine, Joëlle. *Le sexe du texte*. Presses Universitaires de Grenoble, 1993.
- Houdebine, Anne-Marie. "Langue et sexe." *Langage et société*, vol. 101, no. 3, 2002, pp. 9-28.
- Igbinovia, O., Ehigie, D.E., Onomejoh, P. (2024) Enjeux et Stratégies dans la Traduction de la Littérature Féministe Africaine: Une Analyse de la Tradaptation de *Une Si Longue Lettre*. *Journal of Languages & Translation* P-ISSN: 2716-9359 E-ISSN: 2773-3505 Volume 05 Issue 01, pp.426-434.
- Iloh, Ngozi O. "Entretien Avec Yvonne Mété-Nguemeu : Auteur de *Femmes de Centrafrique*." *Voix Plurielles*, Nov. 2013. <https://doi.org/10.265221vp.V1012.877>
- Lami, Fanny. *Le langage inclusif en traduction pragmatique vers le français*. Mémoire de master, Université de Lausanne, 2022.
- Leclerc, Jacques. *Langue et politique*. Presses de l'Université Laval, 2017.
- Macé, Éric. *Sociologie de l'altérité*. Armand Colin, 2008.
- Ogunyemi, Chikwenye Okonjo. "Womanism: The Dynamics of the Contemporary Black Female Novel in English." *Signs*, vol. 11, no. 1, 1985, pp. 63–80.
- Ogundipe-Leslie, Molar. *Re-Creating Ourselves: African Women and Critical Transformations*. Africa World Press, 1994.
- Penot, Claire. "Traduire les silences : approche comparative." *Meta*, vol. 50, no. 3, 2020, pp. 515–529.
- Picot, Stéphanie. *Genre et traduction : Pratiques contemporaines*. L'Harmattan, 2020.
- Scott, Joan. *Gender and the Politics of History*. Columbia University Press, 2003.
- Simon, Sherry. *Gender in Translation: Cultural Identity and the Politics of Transmission*. Routledge, 1996.
- Venuti, Lawrence. *The Translator's Invisibility: A History of Translation*. Routledge, 1995.
- Viennot, Éliane. *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin !*. Éditions iXe, 2014.